

La Noël du revenant

Frank R. Stockton



Gloubik Éditions
2022

Le texte qui suit est la traduction faite par Jean Teincey de *Old Applejoy's ghost*, (extrait avec autorisation des éditeurs de Afield and afloat, par Frank Stockton. Cassell and Company, London 1901, et 31, rue Bonaparte, Paris.) et publiée dans la Revue Britannique de décembre 1901.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

À l'époque où s'ouvre notre histoire, les vastes et confortables appartements des étages supérieurs de l'antique demeure seigneuriale d'Applejoy étaient exclusivement occupés par un revenant, le spectre du grand-père du propriétaire actuel. Depuis bien des années déjà, le spectre d'Applejoy avait l'habitude d'errer à sa fantaisie dans le domaine dont il était jadis le seigneur et maître. Il y régnait d'autant plus librement que son petit-fils, John Applejoy, vieux garçon renfrogné, vivait en reclus, la tête toujours plongée dans les livres. Au printemps dernier, la jeune nièce Bertha, en venant habiter sous son toit, n'avait apporté que peu de changement à son existence solitaire, mais l'esprit du grand-père s'était confiné depuis lors dans la partie haute de la maison, craignant de jeter l'effroi par sa présence dans l'âme de la jeune fille. Ces précautions contrariaient fort ses goûts capricieux, mais il les observait cependant par bonté de cœur. Jusque-là, il ne s'était pas gêné pour se promener à sa guise sous les yeux de ses descendants, car c'était un homme d'un caractère indépendant et original. Bertha semblait lui avoir jeté un charme, sous forme d'un de ces fluides auxquels les esprits sont particulièrement sensibles.

John avait vu plusieurs fois son étrange

aïeul, mais il attribuait ces apparitions au jeu de son imagination et les traitait de rêves ou d'hallucinations ; aussi le spectre du vieil Applejoy ne s'en souciait guère. Quant aux étrangers, il pouvait leur être salutaire de croire la maison hantée, les consciences coupables ou perverses en seraient effrayées et fuiraient le domaine. Il n'en était pas ainsi avec Bertha, malgré la joie qu'il eut éprouvée à la suivre partout comme un esprit familier. Il se tenait à l'écart - elle pouvait avoir une âme timorée et défiante - il ne voulait pas courir le risque de l'effaroucher. Certes la blanche conscience de la jeune fille ignorait la crainte et le trouble, mais elle avait à peine vingt ans, ses idées n'étaient pas encore fixées. Qui sait si la vue d'un revenant ne lui ferait pas prendre la maison en grippe, même avec un spectre dévoué et affectueux. Elle voudrait peut-être s'en aller, et le pauvre vieil Applejoy n'en pouvait supporter la pensée sans angoisse.

Il y avait bien longtemps que la vénérable demeure vivait endormie dans son calme mélancolique ; John et la vieille gouvernante, Mme Dipperton, ayant besoin de peu d'espace pour couler leur vie terne et monotone. Bertha y réveillait par instant les échos d'autrefois par ses chants et ses rires, elle jouait sur le vieux piano de gaies mélodies, elle dansait toute seule sous les ar-

cares, elle voltigeait dans les jardins, cueillait des fleurs et en remplissait les chambres.

Un soir d'hiver, alors que les reflets de la Lune passaient doucement à travers les fenêtres sans persiennes de la maison, le spectre du vieil Applejoy se tenait assis sur une chaise à haut dossier droit, une vieille chaise bancale qu'en raison de ses avaries on avait reléguée dans les combles ; un spectre seul pouvait s'y tenir sans la faire basculer. Du reste, il n'était nullement utile, pour son bien-être ou son repos, que le bon vieux revenant s'assît sur une chaise, il eût été aussi à son aise sur une corde à tendre le linge, mais il avait aimé autrefois ce genre de siège et il lui plaisait d'y revenir de temps en temps. Croisant l'une sur l'autre ses jambes chimériques, il joignit ses longs doigts vaporeux et fixa le clair de lune d'un regard pensif.

Nous voici en plein hiver, se dit-il. Tout est froid et glacé, nous serons bientôt à Noël ; oui, dans deux jours ce sera Noël !

Il resta quelques minutes silencieux et réfléchi, puis, soudain, se dressant sur ses pieds :

— Est-ce possible, s'écria-t-il, est-ce possible que ce John aux doigts crochus, ce fils dégénéré de mon noble Georges, n'ait pas

l'intention de célébrer Noël ! Voilà déjà bien des années qu'il l'oublie, mais à présent que Bertha est dans la maison, oserait-il laisser passer cette date comme un jour ordinaire. Une chose pareille pourrait-elle arriver, ce n'est pas croyable ! Pourtant, je ne vois se dessiner aucun préparatif de fête, il serait urgent d'y aviser, je vais faire immédiatement une tournée d'inspection dans la maison.

Le spectre enfonça délicatement son chapeau à cornes sur sa tête, et mettant sous son bras l'ombre de sa fidèle canne, il descendit au rez-de-chaussée de la maison. Il jeta un long regard sur les salons obscurément éclairés par les rayons de la Lune qui filtraient à travers les volets clos, il vit les meubles couverts de housses et les tableaux voilés de gaze.

Allons, il n'attend pas d'invités ! se dit le vieil Applejoy, et il se rendit dans la salle à manger.

Une petite table ronde, juste suffisante pour trois couverts, semblait perdue dans la vaste pièce.

— Point de place pour le moindre invité ! grommela-t-il encore.

Il entra dans l'office, puis dans la cuisine. Il n'y apparaissait aucun préparatif de festin.

— Quelle pénurie ! Quel vide ! Deux jours avant Noël ! Combien tout cela ressemble peu au temps où je donnais des ordres pour les vacances ! Voilà donc comment le vieux grippe-sou s'est pourvu pour Noël !

Applejoy fit le tour du spacieux office, en considéra les rayons et les tables, coula son regard à travers la porte fermée d'un petit réduit :

— Vide ! Vide ! Vide ! s'écria-t-il. Horreur, un gigot froid avec trois minces tranches coupées d'avance, un reste de jambon desséché par le contact de l'air, un morceau de lard placé là depuis on ne sait quand, et réservé pour un hachis sans doute, des pommes de terre à l'eau, froides ! Un frisson me prend rien qu'à les regarder. Les pâtés, où sont les pâtés ? Il devrait y en avoir des piles et des piles ; et pas un gâteau ! Et Noël arrive dans deux jours !

Le spectre du vieil Applejoy, pour immatériel qu'il fût, en était consterné.

— Que vois-je, Dieu tout-puissant, un poulet ! Est-ce possible... Oui, mais un poulet embryonnaire choisi pour trois, les domestiques pourront en gratter les os. Oh ! John, John, jusqu'où êtes-vous tombé ! Un poulet embryonnaire pour Noël !... Et quoi encore ? Aucune trace de cidre ! Voici du vinaigre

pour John sans doute ?

Oubliant un instant sa condition de fantôme, il ajouta :

— Je sens mon sang se glacer dans mes veines, rien qu'à la vue de cet office. Il faut que j'avise, il faut que j'avise !

Il sortit la tête penchée et vint dans le grand hall. Il se sentait disposé à tout tenter pour éviter la déconsidération de sa maison durant le séjour de la jeune et joyeuse Bertha. Mais il ne pouvait rien sans l'entremise d'un être vivant, et qui choisir ?

Il remonta l'escalier tout songeur et passa dans la grande chambre habitée par son petit-fils. Le vieux John dormait, ses traits durs accusés par le clair de lune, les paupières serrées comme si elles se fussent crispées sur des globes d'or. Le spectre d'Applejoy s'approcha de son chevet :

— Je puis l'obliger à s'éveiller et à me regarder, dit-il, car pas un dormeur ne peut résister à la fascination de deux yeux braqués sur son sommeil, personne, surtout lorsqu'il s'agit d'un esprit. Je puis l'amener à me parler, je lui dirai ce que je pense de sa conduite. Mais à quoi bon, son cœur est plus dur que le jambon desséché, et même si je parvenais à lui tracer son devoir, il se persuaderait au réveil qu'il a rêvé, et mes avis

resteraient inutiles. Je n'ai rien à faire avec John !

Le spectre du vieil Applejoy s'éloigna, descendit l'escalier, traversa le hall et entra dans la chambre de Mrs. Dipperton, la très mûre gouvernante. Elle dormait profondément, sa large figure brillait comme une outre remplie de lait ; ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, laissaient échapper à intervalles réguliers un faible ronflement, comme si, même aux heures de repos, elle craignait de déranger quelqu'un.

Le bon revenant secoua la tête en la regardant.

— Elle est trop docile, murmura-t-il, jamais elle ne serait capable d'amener le vieux John à rompre avec ses habitudes parcimonieuses. De plus, si elle me voyait, elle se mettrait à crier, elle aurait une syncope, elle en mourrait peut-être, et ce serait une jolie préparation à la fête de Noël !

Il sortit, et jamais la brave femme ne soupçonna que le spectre d'Applejoy l'avait considérée un instant avec un compatissant dédain.

Le vieux revenant, de plus en plus anxieux, se dirigea vers la chambre de Bertha. Sur le seuil, il s'arrêta respectueusement et souleva son tricorne. La tête du petit lit était

ournée vers la fenêtre. À travers les vitres sans rideaux, la claire lumière de la Lune éclairait un ravissant visage, plus beau dans le sommeil que dans les heures ensoleillées du jour. Elle n'était pas sous l'influence du lourd sommeil qui annihilait les forces du maître de la maison et de la douce Mrs. Diperton. Elle dormait légèrement ; ses délicates paupières, au travers desquelles on pouvait presque voir le bleu profond de ses yeux, frémissaient de temps en temps comme si elles allaient se soulever, ses lèvres remuaient ; on eût dit qu'elle murmurait quelque chose en rêve.

Applejoy s'approcha de la jeune fille et s'inclina doucement vers elle. Il savait qu'il était indiscret de se mettre ainsi aux écoutes, mais il devait pourtant connaître un peu l'âme de cette jeune fille, tâcher de saisir quelques révélations de cette petite bouche afin de pénétrer sa pensée, ses désirs, afin de deviner ce qu'il pourrait faire pour elle.

Au bout d'un moment, il lui entendit murmurer imperceptiblement, comme un souffle : Tom...

— Ah ! Elle veut Tom, dit le spectre du vieil Applejoy. Elle veut Tom ! Fort bien, je suis content. Je ne sais rien de Tom, mais elle le désire, c'est naturel, c'est vrai, c'est hu-

main, et il y a si longtemps qu'il ne s'est vu quelque chose de naturel, de vrai, d'humain, dans cette maison ! Mais je voudrais qu'elle ajoutât encore quelque chose, car elle ne peut avoir Tom pour Noël, du moins pas Tom tout seul ; il faut encore bien des choses pour que cet endroit-ci soit propice à Tom.

Il s'approcha de nouveau de la jeune fille et écouta. Mais, au lieu de parler, celle-ci ouvrit les yeux. Le revenant, surpris, se recula brusquement et s'inclina en un profond salut. Elle ne bougea point, ses beaux yeux s'ouvrirent tout à fait et se fixèrent sur l'apparition. Le spectre tremblait de la voir crier ou s'évanouir, ou du moins témoigner quelque répugnance à son égard qui déjouât ses bonnes intentions. Il ne pouvait lui parler qu'à la condition qu'elle commençât la conversation ; telle est la loi qui régit le monde des esprits.

— Suis-je endormie ? murmura-t-elle.

Puis, après avoir tourné la tête de côté et d'autre, comme pour s'assurer qu'elle était bien dans sa chambre et entourée de ses objets familiers, elle porta de nouveau les yeux sur le spectre du vieil Applejoy et lui demanda bravement :

— Êtes-vous un esprit ?

Si un accès de joie eût pu empourprer la

figure d'une ombre vaporeuse, celle du vieil Applejoy se fût embrasée comme un rayon de soleil.

— Oui, chère enfant, dit-il, je suis un esprit, je suis le spectre du grand-père de votre oncle. Sa sœur, Maria, la plus jeune de la famille et de beaucoup la plus charmante, était votre mère. J'étais par conséquent son aïeul, et je suis ainsi le spectre de votre arrière-grand-père. Je vous déclare que je ne me suis jamais senti, à aucun moment de mon existence précédente et actuelle, aussi fier et aussi heureux qu'aujourd'hui.

— Alors vous êtes l'Applejoy authentique, reprit Bertha. Il est étrange que je n'aie point peur de vous, car, enfin, je ne suis nullement effrayée, vous paraissez ne vouloir faire de mal à personne et surtout à moi.

— Vous y êtes ! s'écria le revenant en frappant le parquet de sa canne avec une vigueur qui eût réveillé tout le monde dans la maison, si la canne eût été en bois comme celle dont il se servait pendant sa vie. Vous y êtes, ma chérie, je vous jure qu'il n'est pas une personne en ce monde pour qui je ressente autant d'affection que pour vous. Vous me rappelez mon fils Georges, vous êtes l'image de Maria lorsqu'elle avait votre âge, votre arrivée a réveillé ici quelque chose de la vie d'autrefois et m'a comblé de joie ! Je

ne saurais assez vous dire combien je suis heureux depuis le joyeux jour de printemps où vous êtes apparue sous ce toit.

— Je ne me doutais pas pouvoir faire plaisir à quelqu'un en venant ici, répondit Bertha. Mon oncle John ne paraît pas se soucier beaucoup de moi, et Mrs. Dipperton ne me dit pas grand'chose. Mais, à présent, la situation est différente, puisque j'ai fait votre connaissance.

— Et maintenant ne perdons pas notre temps ! s'écria gaiement le bon revenant. Je suis venu vous trouver cette nuit en vue de traiter une affaire importante.

— Une affaire ? sourit Bertha d'un air interrogateur.

— Parfaitement, une affaire considérable : il s'agit de Noël. Votre oncle n'a pas l'intention de la fêter, mais moi j'y tiens. Je veux rendre au château son bon renom, mais je ne puis rien faire sans l'aide de quelqu'un, et je n'ai personne pour me seconder. Voulez-vous me prêter votre concours ?

— Autant qu'il vous plaira.

— Je désire que vous veniez avec moi dans les parties souterraines de la maison, vous y verrez des choses qui vous intéresseront beaucoup. Je vais descendre dans le hall pour vous y attendre. Habillez-vous aussi

chaudement et aussi confortablement que vous le pourrez, entourez-vous la tête et les épaules d'un châle. Avez-vous des pantoufles de laine, très douces, pour ne faire aucun bruit en marchant ?

— Oui, oui, s'écria Bertha les yeux rayonnants de joie à la pensée de cette expédition bizarre. Je serai habillée et vous rejoindrai en un rien de temps.

— Ne vous dépêchez pas, dit le spectre en quittant la chambre, nous avons encore presque toute la nuit devant nous.

Quelques instants plus tard, Bertha descendait l'escalier presque aussi légèrement que l'esprit de son grand-père et venait rejoindre dans le hall son vénérable compagnon.

— Voyez-vous la lanterne sur la table ? dit-il. John s'en sert pour faire sa ronde dans la maison avant de se coucher. Allumez-la, je vous prie, les allumettes sont placées dessus. Croyez bien que je ne vous donnerais pas cette peine si je pouvais le faire moi-même. »

Elle aperçut la lanterne de cuivre, l'alluma et suivit le spectre dans le cabinet de travail.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous ouvrir la porte vitrée de la bibliothèque, elle n'est pas fermée à clef.

Bertha hésita un peu et obéit.

— Mettez la main sur le rayon du milieu, vous allez sentir une clef.

La jeune fille s'arrêta.

— Je suis dans le cabinet de mon oncle, dit-elle. Je n'ai pas le droit de toucher à ses clefs et à ses affaires.

Le spectre du vieil Applejoy se redressa, ne perdant pas une ligne de ses six pieds deux pouces qu'il avait eus pendant sa vie. Il fronça le sourcil, son expression devint sévère, mais il se contint et parla avec calme à la jeune fille.

— Ceci était mon bureau, dit-il. Je ne l'ai jamais abandonné à votre oncle John, c'est moi-même qui ai placé cette clef à l'endroit que je vous ai indiqué. Vous avez l'autorisation de votre arrière-grand-père.

Sans un instant d'hésitation Bertha prit la clef.

— Ouvrez, je vous prie, le tiroir du bas.

— Il est rempli de vieilles clefs ! s'écria-t-elle.

— Parfaitement, elles sont toutes réunies en un trousseau, et c'est pourquoi nous sommes venus ici. Maintenant, ma chère enfant, dit-il en se plaçant devant elle et en la regardant bien en face, mais avec une bonté

qui excluait la crainte, je veux que vous sachiez que ce que nous allons faire est absolument permis et correct, sans l'ombre de vaine curiosité. Cette maison a été autrefois la mienne, j'y ai tout rangé moi-même, je vais vous conduire dans mes caves, ce sont des caves superbes, elles étaient mon orgueil et ma gloire. J'emmenais souvent mes invités pour les visiter, on y descend par de beaux et larges escaliers de pierre. Avez-vous peur de venir avec moi dans ces régions souterraines ?

— Pas le moins du monde, grand-père ! s'écria Bertha, presque trop haut pour la prudence à observer. J'ai entendu parler de ces caves et j'aimerais les voir, quoique Mrs. Dipperton m'ait dit que mon oncle ne permettait à personne d'y pénétrer. Mais ce sera vraiment la chose la plus amusante du monde d'aller avec mon arrière-grand-père dans les caves qu'il a fait construire lui-même et dont il est si fier.

Ce speech charma tellement le spectre du vieil Applejoy qu'il aurait instantanément embrassé son arrière-petite-fille s'il n'avait eu peur de lui causer une sensation de froid.

— Vous êtes une fille telle que je les aime, dit celui-ci. J'aurais souhaité de tout mon cœur que vous eussiez vécu à l'époque où j'étais moi-même en vie et maître de cette

maison, nous y aurions passé d'heureux jours, je vous en réponds !

— Je voudrais que vous fussiez actuellement vivant, cher arrière-grand-père, et plus tangible qu'en apparence, mais continuons nos investigations, je brûle d'impatience.

Ils descendirent dans ces fameuses caves si réputées jadis dans toute la contrée environnante.

— Par ici, dit le spectre du vieil Applejoy. La terre est bien sèche et en continuant de marcher vous ne vous refroidirez pas. Voyez-vous ces rangées de vieilles barriques ensevelies sous la poussière et les toiles d'araignée ? Eh bien ! Ma chère enfant, elles contiennent les alcools les plus choisis qu'on n'ait jamais vus dans ce pays, et la plupart sont aux trois quarts pleines ! Oui, nous avons ici le meilleur rhum de la Jamaïque, le meilleur cognac de France et le plus excellent gin de Hollande. Si nous débouchions les bondes, un délicieux parfum remplirait toute la maison. Voilà du porto d'une qualité rare et point encore trop vieux. Ici, du madère dont un petit verre serait un breuvage digne de vous, ma chère. Ces vins ont été achetés par mon fils Georges, qui s'y connaissait, mais quant à John, c'est un dégénéré, il boit de l'eau et du thé ! S'il a laissé une seule de ces barriques d'eau-de-vie s'al-

térer de vieillesse, il mériterait d'être envoyé au bague. Mais continuons. Voyez-vous toutes ces bouteilles alignées et à l'air sombre ? Elles sont pleines d'un nectar exquis qui a dû gagner avec le temps. S'il s'en trouve d'un peu passé, c'est la faute de John, il laisserait tout perdre, c'est un chien dans un râtelier ! Venez maintenant par ici, dans cette petite cave, levez votre lanterne, remarquez-vous ces rangées de bocaux sur les rayons ? Ils sont remplis des plus fines conserves qui aient jamais été faites de main d'homme ou de femme. C'était mes mets favoris. Georges avait continué mes traditions et tenait à avoir pour Noël le même pâté que celui que je lui donnais quand il était gamin. Ces conserves sont aussi bonnes qu'au premier jour. John n'y toucherait pas pour un empire, et malgré sa dyspepsie, il préfère avaler des pommes de terre qui sont très mauvaises pour sa santé.

« Voici encore une foule d'autres bocaux, tous hermétiquement cachetés. Je ne sais pas au juste ce qu'ils renferment, mais je suis sûr que leur contenu serait précisément ce qu'il faudrait pour un festin de Noël. Si Mrs. Dipperton descendait ici et les débouchait, elle se croirait au paradis.

« Faisons encore quelques pas, je vais vous montrer, ma chère, le trésor de ces

caves, le joyau de la collection ! Prenez cette boîte en bois, à l'intérieur se trouve une autre boîte en fer-blanc soigneusement soudée pour que l'air n'y pénètre pas. Elle renferme un grand plum-cake ! Écoutez-moi bien, Bertha, ce gâteau a été ainsi emballé par moi-même, je voulais le laisser longtemps se faire, car plus on garde un plum-cake et plus il est bon, mais je ne me doutais pas qu'il resterait sur ce rayon pendant trois générations ! Les personnes qui en mangeront seront heureuses entre tous les mortels, c'est-à-dire autant que la consommation d'un gâteau le comporte.

« À présent, il me semble que vous en avez vu assez pour connaître à fond la question et comprendre que ces caves regorgent d'excellentes choses. C'est leur palais, John en voudrait faire leur sépulcre. J'ai toujours aimé la bonne chère, vous le devinez bien. Mon fils Georges était de même, mais John est un dégénéré !

— Dans quelle intention m'avez-vous amenée ici, grand-père ? demanda Bertha. Voulez-vous que je vienne faire avec vous mon dîner de Noël en ce lieu, car il est évident que vous êtes un enthousiaste du plum-cake...

Et ce disant, elle pensait que la boîte de fer-blanc une fois ouverte ne contiendrait

peut-être que l'ombre d'un gâteau.

— Non pas, dit l'esprit du vieil Applejoy. Remontons et allons dans le cabinet d'études. Il y a encore des tisons rouges dans l'âtre, vous vous chaufferez les pieds pendant que nous causerons.

La grande cave fut close, les clefs replacées dans le tiroir et la bibliothèque fermée. Bertha s'assit devant le foyer et mit ses mains au-dessus des braises incandescentes pendant que l'ombre de son arrière-grand-père lui parlait.

— Il est mal de ne point célébrer la Noël, ma chère enfant, lui dit-il, surtout quand on le peut, et de la manière la plus large et la plus hospitalière. Depuis bien des années déjà, John semble l'oublier, il est grand temps qu'il se corrige, nous devons l'y aider, c'est un devoir. Vous avez vu les richesses des caves, il y a des dindons dans la basse-cour — je sais qu'il ne les a pas encore tous vendus — et s'il manquait quelque chose pour le festin, John a des réserves d'argent qu'on ne saurait mieux employer. Il ne nous reste plus grand temps, mais nous en avons assez si vous et moi nous nous mettons sérieusement à l'œuvre.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Bertha.

— La tâche n'est pas facile, mais j'y ai beaucoup songé, et je crois que nous pouvons l'accomplir. Certes, j'aurais pu apparaître à votre oncle, lui montrer son devoir et le sommer de l'accomplir, mais je vois d'ici le résultat de ma démarche ! Il appellera notre entrevue un rêve, il l'attribuera à un excès de hachis et de pommes de terre, et finalement il en profitera pour diminuer l'ordinaire de la table et vous affamer à moitié. Mais en vous, ma chère, il n'y a rien qui ressemble au rêve : en vous entendant parler, on est sûr d'être éveillé.

— Je le crois, dit Bertha en souriant. Voulez-vous que je parle à mon oncle ?

— Oui, allez le trouver demain matin après le déjeuner et dites-lui exactement ce que nous avons fait cette nuit. Il ne pourra pas prétendre que ce sont des rêves causés par les pommes de terre, quand vous lui aurez parlé de la petite clef de la bibliothèque, des barriques d'eau-de-vie et du contenu de chacun des bocaux de conserves et du plum-cake enfermé dans la boîte de fer-blanc. John connaît l'existence de ce gâteau, son père la lui a révélée. Il est au courant également de ma vie de Revenant, quoiqu'il s'obstine à la nier. Quand vous lui aurez transmis mon message et ce que vous aurez vu, il sera bien forcé de convenir que vous et moi nous

sommes éveillés, et qu'il ferait mieux, lui aussi, d'ouvrir l'œil.

— Et quel est votre message ? demanda Bertha.

— Le voici, répondit l'esprit du vieil Applejoy. Vous lui direz que son grand-père, à qui il doit tout ce qu'il possède, désire qu'il y ait un grand festin dans cette maison le jour de Noël — j'aurais préféré la veille, mais le temps manque. Dites-lui qu'il tue le dindon, qu'il ouvre ses caves et dépense son argent, qu'il invite une douzaine de parents et d'amis. Ceux-ci lâcheront volontiers pour une fois leur repas de famille, quand ils sauront qu'on prépare ici une grande fête. On louera des voitures et vous ferez les invitations. Mrs. Dipperton est une bonne organisatrice quand elle en a l'occasion ; elle tiendra avec honneur de bien faire les choses, si John lui en donne l'ordre.

« Maintenant, ma chère, dit le spectre du vieil Applejoy en se rapprochant de Bertha, je dois vous poser une question personnelle et intime : Qui est Tom ? je vous prie.

Une rougeur soudaine monta aux joues de Bertha :

— Tom ? dit-elle. Quel Tom ?

— Allons, ne vous moquez pas, reprit le spectre du vieil Applejoy. Je suis sûr que vous

connaissez un jeune homme du nom de Tom. Je portais également ce nom, et par amour pour ma vie passée, j'aime beaucoup les Tom. Parlez-moi du vôtre : est-ce un gentil garçon ? L'aimez-vous beaucoup ?

— Oui, répondit Bertha, voulant couvrir les deux questions avec la même réponse.

— Et vous aime-t-il ?

— Je le crois.

— Cela signifie que vous vous aimez ! s'écria le spectre du vieil Applejoy. Et maintenant, ma chère, dites-moi son nom de famille. Voyons, avouez-le, sans quoi je ne puis vous aider.

— M. Burcham, murmura Bertha en pâlisant légèrement, car cela lui semblait bien indiscret de parler ainsi, même à un revenant.

— Fils de Thomas Burcham des Meadows, petit-fils du vieux général Burcham ?

— Oui, monsieur.

L'ombre du vieil Applejoy jeta sur son arrière-petite-fille un regard de fierté et d'admiration.

— Je vous fais mes compliments, ma chère Bertha, dit-il. J'ai bien connu le vieux général et j'ai vu le jeune Tom, c'est un beau garçon, et si vous l'aimez, ce doit être un

brave cœur. Eh bien, savez-vous ce que nous allons faire ? Nous aurons Tom ici, pour la Noël !

— Oh ! grand-père ! s'écria la jeune fille. Je ne puis demander à mon oncle de l'inviter !

— Nous arrangerons cela, nous convierons un plus grand nombre de personnes, et nous prierons les invités d'amener leur famille. Du moment qu'on donne un grand dîner ici, l'écuier Thomas Burcham ne peut être oublié, et vous comprenez qu'il amènera forcément Tom. Mais ne prolongeons pas trop cet entretien, vous vous fatigueriez : retournez vous coucher et demain matin, aussitôt après le déjeuner, dites tout à votre oncle.

Bertha se leva puis, après un instant d'hésitation :

— Grand-père, si mon oncle nous permet de célébrer Noël, serez-vous de la fête ?

— Oui, ma chère, ne craignez rien, je n'effraierai personne : je puis me rendre visible aux uns et invisible aux autres. Je serai partout, je verrai tout, mais j'apparaîtrai seulement à la plus jolie femme qui ait jamais habité cette maison. Et maintenant, bonsoir ; plus un mot, allez vite vous mettre au lit.

Si elle était restée encore une seconde, se dit le spectre du vieil Applejoy, je n'aurais pu résister au plaisir de l'embrasser.

Quand Bertha eut raconté à son oncle les aventures de la nuit, la figure de John Applejoy devint blanche comme un linge. C'était un homme à tête dure, mais un peu superstitieux. Au début du récit, il se demanda d'abord si les rêves remplis de revenant n'étaient pas une faiblesse de famille. Mais quand il eut ouï la visite des caves, et surtout l'histoire du plum-cake, dont il savait que l'existence n'était connue que de lui, il fut persuadé de la réalité des faits, et crut sérieusement que Bertha avait vu le spectre de son arrière-grand-père et parlé avec lui. Il se défendit un instant contre l'évidence avec toute la puissance de sa volonté, mais la lutte était impossible et il se rendit. Cependant son orgueil se raidit, il ne voulut pas convenir devant sa nièce de l'existence des revenants.

— Vous avez fait là un rêve bien étrange, ma chère enfant, dit-il en se levant et se plaçant devant le feu.

Son visage était encore un peu décomposé, mais il avait dominé son émotion et ses traits reprenaient leur expression accoutumée.

— Inutile de protester que vous n'avez

pas rêvé, je sais qu'on tient aux illusions de cette sorte. Néanmoins, écoutez-moi. Bien que vos affirmations n'aient aucun poids — car les traditions relatives à mes caves ont toujours été en circulation dans la famille — votre jolie petite histoire me suggère une idée : voici bientôt Noël, je l'avais presque oublié. Vous êtes jeune, pleine de vie, joyeuse et aimant les fêtes. Je vais considérer votre rêve comme une réalité, nous donnerons un grand dîner pour la Noël et inviterons nos amis et leur famille. Il doit y avoir d'excellentes choses dans les caves, je n'y pensais plus, elles en seront tirées, étalées et on en jouira. Envoyez-moi Mrs. Dipperton, et quand notre consultation sera terminée, vous viendrez dresser avec moi la liste des invités.

Quand Bertha eut disparu, John Applejoy s'assit sur sa chaise à haut dossier et regarda fixement le feu. Il n'eut pas osé aller se coucher ce soir-là sans avoir exécuté de point en point les volontés de son grand-père.

Jamais la vieille maison n'avait vu un si beau jour de Noël dans ses murs. La nouvelle du gala offert par John Applejoy se répandit dans toute la région comme une traînée de poudre ; les simples curieux étaient aussi surexcités que les invités. On considérait

comme très fastueuses ces invitations par famille, dignes en effet du vieux temps jadis où le grand-père du propriétaire actuel, Tom Applejoy, passait pour l'homme le plus hospitalier de la contrée.

Pour la première fois du siècle peut-être, toutes les rallonges furent mises à la grande table de la salle à manger. On apporta des chaises de tous les coins de la maison pour les invités. Les qualités ménagères de Mrs. Dipperton, dont personne n'avait encore soupçonné l'existence, éclataient en une éruption volcanique du plus heureux effet.

La table pliait sous le fardeau des merveilles remontées de la cave, de la cuisine, de l'office et des villages environnants. Au centre apparaissait l'énorme plum-cake, si soigneusement conservé par le grand-père du maître actuel de la maison. Mais il ne fut pas entamé.

— Mes amis, dit John Applejoy, nous n'entamerons pas ce gâteau aujourd'hui. Si vous voulez bien, nous le réserverons pour le jour où un mariage sera célébré dans la famille, vous serez alors tous conviés à en prendre votre part !

À ce moment, le spectre du vieil Applejoy passa sa main diaphane sur la tête de son petit-fils dégénéré :

— Vous ne sentez pas cette caresse, John, dit-il sans qu'on l'entendit, elle est une approbation, et c'est la première fois que j'ai la joie de vous en décerner une/ Maintenant, il faudra que vous fassiez connaissance avec le jeune Tom. Je crois que vous pouvez encore devenir un brave homme, surtout si vous vous décidez à boire tous les jours de ce vieux madère que vous vous versez en ce moment.

La soirée se termina par un grand bal. Le hall était merveilleusement illuminé et inondé de fleurs. On commença par danser un menuet à l'antique mode. Au moment où les groupes se formaient, un jeune homme appelé Tom s'avança et vint inviter Bertha :

— Merci, mais je suis engagée pour ce menuet. Je danse avec... Eh bien, disons avec moi seule !

À ces mots le spectre, le plus heureux spectre du monde spectral, s'approcha de la charmante fille, son tricorne serré sous le bras gauche, sa queue poudrée élégamment attachée d'un ruban rose, son habit à longs pans brillamment brodé, son gilet garni de fines dentelles, ses bas bien tirés et ses souliers ornés de boucles de diamant. Il n'y avait pas une plus galante silhouette dans toute la compagnie.

Le revenant fit un profond salut et tendit

la main, Bertha prit les doigts vaporeux de son partenaire et ouvrit le bal avec le spectre de son arrière-grand-père. Ils firent ensemble de la plus jolie manière la coupée, le pas lancé et le balancé ; ils avançaient, reculaient, se réunissaient avec toute la grâce et toute l'élégance de l'ancienne courtoisie.

Quelle étrange jeune fille ! se disaient les invités. Quelle bizarre idée de danser seule ce menuet, mais il faut avouer qu'elle le fait délicieusement.

— Vous êtes on ne peut plus originale, ma chère, dit John Applejoy quand la danse fut terminée. Enfin vous l'êtes d'une manière charmante, et je n'ai pu m'empêcher de penser en vous regardant qu'il n'y avait personne ici digne d'être votre partenaire.

— Vous faites erreur sur ce point, mon bonhomme, pensèrent simultanément le jeune Tom Burcham et le spectre du vieil Applejoy.